

Le petit écolier

J'entrais dans une zone limitée à 30 km/h. À ces basses vitesses, les compteurs de vitesse ne sont pas d'une grande précision et surtout, sont difficiles à lire, car la graduation ne commence qu'à 20 Km/h. Je préfère donc me fier au GPS, qui me donne la vitesse réelle avec une grande précision, puisque la mesure est effectuée à partir du déplacement du véhicule, et non en fonction du nombre de tours de roues multiplié par la circonférence. Car selon l'état de gonflage des pneus, selon la température, l'indication peut varier. On sait aussi que la plupart des compteurs s'autorisent une certaine marge d'erreur. Pour toutes ces raisons, je ne quitte pas des yeux mon GPS lorsque je pénètre dans ces zones à risque.

J'étais donc en secteur péri-urbain, à une centaine de mètres d'une école, et je roulais à 27 Km/h, approximativement 1200 tours/mn, lorsque je sentis un choc, pas très violent certes, mais j'avais dû passer sur quelque chose. Je m'arrêtai aussitôt, au milieu de la route, et je découvris horrifié, que j'avais écrasé un petit écolier. Écrasé c'était bien le mot, le pauvre petit était tout aplati : les 1800 Kg de ma 8 cylindres avaient fait leur œuvre. Je sentis le sang se glacer dans mes veines, lorsque je vis apparaître un fonctionnaire de police qui sortait de derrière un buisson. Grand, gros, moustachu, et jovial. J'étais pétrifié.

« Hé bien, vous, vous avez de la chance au moins !

- Vous trouvez ? Il me semble que j'ai écrasé un enfant.

- C'est bien ce que je dis, vous avez de la chance. Car mon collègue et moi, on était en embuscade avec un radar mobile. Et vous avez été contrôlé à 27 km/h. A 35 km/h, vous étiez bon pour le tourniquet, retrait du permis, confiscation du véhicule et prison à la clé. Mais là, personne ne peut rien vous reprocher. Ne vous inquiétez pas, vous pouvez repartir tranquille, on va s'occuper du reste. On vous enverra une copie de l'enregistrement du cinémomètre.

- Mais je suis passé sur ce pauvre enfant...

- Ça, ça peut arriver à tout le monde, c'est un accident. Ça nous est déjà arrivé, avec le girophare. Allez, ne vous en faites pas, on s'occupe de tout ».

Un attroupement s'était formé. Et plusieurs personnes commençaient à m'invectiver. Le gros policier s'interposa : « Ce monsieur roulait à 27 km/h, on l'a contrôlé, et on a les preuves. Il était largement dans la limite, il n'est pas en tort. »

Et s'adressant à moi :

« Faut pas vous en faire comme ça, puisque je vous le dis, on n'a rien à vous reprocher. Vous pouvez vous en aller. Bonne journée, Monsieur.

- Merci Monsieur. » (Bonne journée, il en avait de sévères, le gros flic...)

Je savais bien que je n'étais pas en tort, et que je n'avais rien à craindre de la justice, mais je me sentais vaguement coupable. De quoi, me direz-vous, puisque j'avais respecté la limitation de vitesse.

Le lendemain matin, je consultai le site du journal local. La nouvelle s'était répandue et je fus effrayé de voir que l'accident avait suscité de nombreuses réactions de la part des lecteurs. J'étais traité d'assassin, d'inconscient et j'en passe. Avec cela, des écolos militants s'acharnaient sur ma voiture : une huit-cylindres, vous pensez ! Et plus toute jeune ! J'étais non seulement un chauffard, mais un pollueur, un des acteurs majeurs du réchauffement climatique, un tueur d'ours blancs. Là, je

ne me sentais plus concerné, car si j'ai une voiture assez ancienne, relativement polluante, je l'utilise avec parcimonie, de sorte qu'au bout du compte, je pollue bien moins que mon voisin qui passe son temps, avec sa petite voiture soit-disant écolo à aller nulle part où il n'a rien à y faire. J'étais la cible des éco-citoyens, des donneurs de leçons, des bien-pensants, et la vague grossissait. En définitive, l'hostilité de ces crétins avait plutôt tendance à me remonter le moral, ils allégeaient sans le savoir le poids de ma culpabilité.

C'est alors que je reçus un soutien inattendu. Ayant eu vent de l'affaire, Virginie Cornichon, la présidente de la Ligue contre la vitesse au volant, décida de prendre ma défense. Invitée par la radio locale, elle m'assurait de son soutien inconditionnel. « Ne nous trompons pas de cible. Ce contre quoi nous luttons, c'est la vitesse. Nous n'allons tout de même pas persécuter un pauvre homme dont le seul tort a été de respecter la limitation de vitesse, et même de se trouver légèrement en-deçà! ». Moi qui avais toujours été assez réservé devant l'action de Virginie Cornichon, qui m'apparaissait bornée et légèrement hystérique, j'étais presque heureux de l'avoir de mon côté. En même temps, je pensais qu'il m'était arrivé à plusieurs reprises d'avoir été contrôlé à 140 voire 145 Km/h sur des autoroutes désertes, et que je n'avais plus que 8 points sur mon permis. Pourvu que Virginie Cornichon ne l'apprenne pas... Mais j'étais tout de même ennuyé par cette affaire. C'était ma voiture et pas celle du voisin qui était passée sur le corps de ce petit garçon. La police n'avait pas verbalisé, mais si je n'étais pas pénalement responsable, j'avais tout de même été à l'origine du drame.

J'espérais que les choses allaient se tasser, et que j'allais oublier avec le temps, lorsque je vis quelques jours plus tard dans ma boîte à lettre un courrier m'invitant (ce n'était pas une convocation) à prendre contact avec le chef de cabinet du préfet. J'étais tout de même assez inquiet. Je téléphonai pour prendre rendez-vous, et contrairement à toute attente, le chef de cabinet accepta de me rencontrer dès le lendemain, à l'heure qui me conviendrait. Était-ce bon ou mauvais présage ?

Grand, approchant la quarantaine, un homme qui aurait fort élégant s'il avait eu un peu plus de discernement dans le choix de ses vêtements. Si le costume flairait bon la confection de luxe, le col de la chemise rebiquait (je ne suis pas sûr qu'il savait ce qu'étaient des baleines de col), le nœud de cravate était « à chier », les godasses du meilleur mauvais goût et pour terminer, une large ceinture à boucle dorée.

« Je tiens tout d'abord à bien préciser les choses : personne ne peut rien vous reprocher. Seulement, le légiste a examiné le cadavre de l'enfant, et puis tout le reste. Alors... c'est fâcheux. Il portait une culotte courte, des brodequins de cuir, un tablier. Pour couronner le tout, une pèlerine et un béret. Et alors là, je vous le donne en mille, tout fabriqué en France !

- Pas possible !

- Oui, mais attendez, ce n'est pas fini. Dans son cartable, et attention, une gibecière, on a trouvé une ardoise, un plumier avec un porte-plume et des plumes, Lance, Sergent Major, Baignol et Farjon. Mauvais, tout cela.

- Je ne comprends pas.

- Vous devriez. Cher Monsieur (quand on dit Cher Monsieur, cela veut souvent dire que votre interlocuteur ne donne pas cher de votre peau), vous êtes dans de sales draps. Si vous aviez écrasé un môme ordinaire, il n'y aurait pas eu de problème, puisque vous étiez à 27 km/h. L'ennui, c'est que ce n'était pas un môme ordinaire, c'était le Petit écolier de Lu, qui s'était

échappé du Musée de l'Éducation. Un symbole de l'école laïque, républicaine, gratuite obligatoire et tout le bazar... Autrement dit, dans le contexte actuel, je suis, vous êtes, nous sommes, dans un beau merdier.

- Vous voulez dire que je n'ai pas écrasé un enfant de chair et d'os, mais un symbole ? Mais c'est merveilleux ! J'étais sur le point d'étreindre le chef de cabinet, qui eut un mouvement de recul.

- J'ai l'impression que vous ne saisissez pas la gravité de la situation. Le Préfet est furieux. Si vous voulez le savoir, il a eu un coup de fil de la Présidence, et je puis vous le dire, ça craint. Actuellement, toute la communication du Président repose sur l'école laïque, publique, gratuite, Jules Ferryste, obligatoire, facteur d'intégration et de promotion sociale. Il ne croit pas plus que vous et moi à toutes ces conneries, mais ça marche, et il a cessé de dégringoler dans les sondages. Et vous, vous venez tout foutre par terre..."

J'étais tellement soulagé que je me fichais pas mal des sondages, du préfet, de son cabinet et de tout le reste, et j'arborais un sourire à la hauteur de ma joie, car c'était bien de la jubilation ! "Cher Monsieur, je suis désolé de devoir tempérer votre euphorie. Nous devons sanctionner, et le plus fermement. J'ai eu communication de votre fiche, je sais que je n'ai pas affaire à un demeuré, c'est pourquoi je vais vous parler en toute franchise. »

Comme j'étais tout à mon bonheur, le fait que le chef de cabinet ait annoncé me parler en toute franchise ne suscita aucune émotion particulière – alors que dans mon état normal, j'eus été infiniment méfiant, redoutant le pire car il est bien connu que l'on ne vous parle en toute franchise que pour mieux vous entuber, et que les gens qui vous donnent du "cher Monsieur" ne sont pas animés de bonnes intentions à votre égard. Le chef de cabinet poursuivit :

« Les instructions que j'ai reçues ne me viennent pas du Préfet, c'est un bon préfet je le reconnais, mais ce sont des affaires qui le dépassent. Elles me viennent de plus haut, beaucoup plus haut.

- le Président ?

- non, de plus haut, vous dis-je. Car de vous à moi, la cote du président dans les sondages, on s'en tape. S'il n'est pas réélu, c'en sera un autre, et voilà tout.

- Je suis assez d'accord avec vous. Il ne manque pas de candidats, des gens fort honorables ma foi, qui ne feront ni mieux ni pire que notre actuel président. Mais quand vous dites plus haut, dois-je comprendre que vous recevez vos ordres de Dieu le Père ?

Il faut dire que j'étais d'humeur plaisante. Lorsque l'on a vécu plusieurs jours dans l'idée que l'on a causé la mort d'un enfant, et que l'on apprend qu'il n'en est rien, il y a de quoi se sentir porté à la rigolade. Tel n'était pas l'état d'esprit de mon interlocuteur. Il me fit comprendre qu'il y avait au-dessus du Président, des gens plus ou moins inamovibles, parfaitement inaccessibles, bref intouchables, qui veillaient à la sécurité du pays, indépendamment de toute autre considération . « En ne prenant pas les sanctions les plus sévères contre celui qui a tué le symbole de l'École de la République, nous créons une situation INSURRECTIONNELLE !!! »

Je répondis au chef de cabinet qu'il poussait un peu loin le bouchon ; qu'en ce qui me concernait, j'étais très heureux de n'avoir écrasé qu'un symbole, et qui plus est, un symbole dont je me fichais royalement, car bien qu'enfant de républicains, laïcs gratuits et obligatoires, j'avais fantasmé pendant toute ma jeunesse sur les institutions religieuses et j'aurais voulu être pensionnaire

chez les Oratoriens. Et puis la moutarde commençait à me monter au nez, je dis au chef de cabinet, que son petit écolier modèle 1881 avait la tête farcie de conneries, comme la race blanche qui était la plus parfaite des races humaines, les gaulois qui avaient peur que le ciel leur tombe sur la tête, les animaux qui n'avaient pas de sensibilité, les nègres qu'il fallait coloniser pour leur apporter les bienfaits de la machine à vapeur et du vaccin contre la rage, la mort du petit Joseph Bara... Vous voulez que je continue ? Et si l'on parlait du nappage de chocolat du biscuit ? Et pour terminer, je pense qu'il vaut mieux quand on conduit, regarder la route plutôt que d'avoir l'oeil rivé sur le compteur et le GPS.

Le chef de cabinet reconnut que je n'avais pas tout à fait tort. C'est l'air un peu coincé qu'il prit congé en me disant : "Hé bien Monsieur, nous en resterons là si vous le voulez bien".

Philippe Rouyer, janvier 2016.